

Psychanalyse et psychothérapie

ONT PARTICIPÉ À CET OUVRAGE

Marilia Aisenstein
Christine Anzieu-Premmereur
Alain Braconnier
Bernard Brusset
Raymond Cahn
Serge Frisch
Bernard Golse
Roland Gori
Bertrand Hanin
Christian Hoffmann
Christian Lachal
Jean Laplanche
Sylvain Missonnier
Marie Rose Moro
Roger Perron
René Roussillon
Jacques Sédal
Daniel Widlöcher

Sous la direction de

Daniel Widlöcher

Psychanalyse et psychothérapie

 **érès**

AVERTISSEMENT

D. Widlöcher et l'équipe du *Carnet/PSY* ont engagé une enquête auprès d'une sélection de quatorze psychanalystes d'horizons divers sur leur conceptualisation de leurs pratiques psychothérapeutiques en regard du modèle de la cure-type. Onze questions leur ont été posées (voir le questionnaire en annexe, p. 183). Chacun des auteurs a rédigé le texte de sa contribution en puisant librement dans ce vivier d'interrogations. Dans une rubrique intitulée « Psychanalyse et psychothérapie : débats et enjeux », les réponses ont été publiées dans la revue entre février 2006 et avril 2007.

Sur cette base, un double projet a vu le jour : réunir ces contributions dans cet ouvrage de synthèse ; organiser une journée scientifique pour prolonger de vive-voix le débat engagé par textes interposés (Maison de la chimie à Paris, le 9 février 2008).

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3257-7

Première édition © Éditions érès 2008

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Ouverture <i>Daniel Widlöcher</i>	7
Du divan au face-à-face, la question du cadre <i>Raymond Cahn</i>	11
Le point de vue d'un pédopsychiatre- psychanalyste <i>Bernard Golse</i>	17
Attention : un mot peut en cacher un autre... ! <i>Roger Perron</i>	25
Entre psychanalyse et psychothérapie psychanalytique : une tension dynamique <i>Serge Frisch</i>	33
Psychothérapie : un mot-girouette ? <i>Roland Gori</i>	41
Se questionner <i>Alain Braconnier, Bertrand Hanin</i>	51

Psychanalyse et psychothérapie <i>Jean Laplanche</i>	57
Sur l'opposition psychothérapie/psychanalyse <i>René Roussillon</i>	65
Position du psychanalyste <i>Jacques Sédat</i>	77
Psychothérapies aux États-Unis <i>Christine Anzieu-Premmereur</i>	85
Psychanalyse et psychothérapies <i>Bernard Brusset</i>	93
L'épreuve de la diversité <i>Marie Rose Moro, Christian Lachal</i>	101
La phobie des TCC <i>Christian Hoffmann</i>	109
Contre la notion de psychothérapie psychanalytique <i>Marilia Aisenstein</i>	119
Psychanalyse et psychothérapie : Étude comparative et critique <i>Sylvain Missonnier</i>	133
Où en est le débat ? <i>Daniel Widlöcher</i>	173
Annexe : questionnaire	183

Ouverture

Daniel Widlöcher

À un moment où les psychothérapeutes, et tout particulièrement les psychanalystes, sont directement invités à se situer par rapport à la question de l'évaluation des soins et à celle des critères de qualification des praticiens, on ne peut que s'interroger plus que jamais sur les difficultés, parfois insurmontables, que les psychanalystes et leurs institutions rencontrent pour conceptualiser leurs pratiques psychothérapiques au regard du modèle de la cure psychanalytique proprement dite. Pour faciliter les débats et intensifier l'attention que nous devons absolument porter à ces questions, il faut mieux comprendre l'origine de ces difficultés, voire de cette impuissance. Une

enquête a été menée auprès des cliniciens, et tout spécialement de ceux qui par leur expérience et leurs responsabilités institutionnelles sont en position de prendre la mesure de ces difficultés et de la nécessité de les surmonter face aux pressions internes et externes que nous connaissons.

Comment se fait-il que si peu de travaux cliniques soient consacrés à ces questions ? Comment se fait-il que les recherches conceptuelles, dont les psychanalystes sont si friands, s'y réfèrent si peu ? Tout a-t-il été dit ? Certes pas. Tout se pratique alors sans se dire ? Mais pourquoi ?

Un ensemble de questions a donc été élaboré, qui s'adressent par des voies différentes aux mêmes interrogations fondamentales. Peut-être ainsi une véritable tribune permettra-t-elle aux cliniciens de mesurer leurs écarts, voire leurs divergences, mais aussi de mieux saisir les difficultés et la complexité des questions posées. Peut-être ainsi un débat permanent nous aidera-t-il à mieux nous situer dans le champ complexe des pratiques et – pourquoi pas ? – nous aider à réfléchir sur les nécessités de la formation. Il se dit souvent que la psychothérapie psychanalytique est une forme compliquée de psychanalyse. Trop d'habitudes et d'implicites reflètent plutôt l'idée d'une pratique analytique au rabais. De quoi avons-nous peur ? D'une dissolution de la pratique psychanaly-

tique proprement dite ? Faut-il redouter que des (petites) différences concernant notre conception de la psychanalyse conduisent à l'idée que la psychothérapie, c'est la psychanalyse des autres ? En tout cas, reconnaissons que, avant de dénoncer l'incompréhension ou la malveillance de l'environnement politique et social qui exerce sur nous ses pressions, ce sont nos limites conceptuelles et cliniques que nous devons explorer.

Du divan au face-à-face, la question du cadre

Raymond Cahn

Quelqu'un vient chez un analyste demander une psychanalyse. Si ce dernier n'y voit rien à redire, il n'y a rien à en dire. Un contrat est conclu à leurs risques et périls entre les deux désormais partenaires, excluant tout tiers, y compris payant.

Quelqu'un peut arriver aussi chez l'analyste pour une plainte ancienne, tout aussi multiforme que stéréotypée, objet déjà d'une succession de tentatives thérapeutiques aussi variées que vaines. C'est alors qu'une simple écoute,

Raymond Cahn, psychiatre, psychanalyste, membre de la Société psychanalytique de Paris, a publié, en 2002, *La fin du divan ?* aux éditions Odile Jacob.

analytique cette fois, tout aussi nouvelle que totalement inattendue, opérera un bouleversement tel que ce quelqu'un ne sera plus jamais le même qu'avant ce moment, qu'il prenne alors la fuite ou qu'il vienne continuer ce travail. Pour la première fois, quelque chose en lui désormais soupçonne, entrevoit derrière des pensées, des affects, des larmes jusqu'alors jamais advenus, une autre histoire, une autre représentation de lui-même, d'autres causalités que celles qui constituaient jusqu'alors l'évidence même.

Troisième cas de figure, le plus fréquent : quelqu'un vient chez le « psy » parce qu'il souffre psychiquement et que tout naturellement c'est à ce dernier qu'il s'adresse. Il se trouve que celui-ci est psychanalyste et que, le plus souvent, sauf contre-indication ou acceptation dans certains cas d'une psychanalyse, ce sera donc une psychothérapie qu'il proposera à son patient, psychanalytique bien entendu, qualificatif consubstantiel à sa qualification. Mais un qualificatif qui ne sera pas nécessairement formulé au patient, pas plus qu'une explicitation introductive solennelle de la règle fondamentale. Ce qui apparaîtra en revanche déjà spécifique à la dimension analytique – même si, bien entendu, nombre de non-analystes opèrent de même – sera la régularité dans la durée et la fréquence des séances et des modalités de paiement.

À l'intérieur d'un tel cadre, pourront ainsi se déployer toutes les modalités de fonctionne-

ment mental, y compris et bien souvent les moins apparemment analysables : récit narratif sans failles, pensée concrète, système de causalités autojustificatif, surdité à toute interrogation personnelle. Problématiques qui le confronteront nécessairement à tous les ingrédients composant l'abord psychothérapique non analytique, quelles qu'en soient les théories et les techniques : séduction, argumentation plus ou moins logique ou rationalisante, dédramatisation, déculpabilisation, écoute bienveillante ou coparticipation plus ou moins mesurée ou intense, confrontation, manipulation et aussi... interprétation, toutes interventions visant essentiellement le moi, indépendamment du déploiement ou de l'utilisation implicites d'un transfert de degré ou de qualité variables.

La différence – qui me paraît essentielle – au sein de telles situations entre non-analystes et analystes semble bien être la capacité de ces derniers à saisir les véritables ressorts de ces diverses interventions et l'opportunité ou non de les utiliser, sur un mode plus ou moins discret ou appuyé, et sans demeurer prisonnier de la théorisation – plus ou moins idéologique – qui sous-tend chacune des autres méthodes. N'est-ce pas finalement ce que pratiquent depuis de nombreuses années les psychanalystes psychosomaticiens dans la visée qui est la leur d'en affiner l'opportunité et l'impact dans une lecture authentiquement métapsycho-

logique ? Une façon peut-être aussi d'accorder ses lettres de noblesse à une pratique en fait pour le moins assez éloignée du travail psychanalytique proprement dit. Compromis plus ou moins tacite ou affirmé pour légitimer psychanalytiquement des approches pour le moins assez éloignées de la cure-type, s'inscrivant dans l'ambivalence ou le malaise qu'elles seraient susceptibles de susciter chez le thérapeute par rapport à son identité. Ambivalence et malaise qui pourraient expliquer un certain silence, un certain évitement de la part des institutions et des lieux de publications psychanalytiques devant l'abord en face-à-face, alors que celui-ci – au-delà des psychoses et des psychosomatoses – est depuis longtemps devenu une part de plus en plus importante de leur pratique.

Ce n'est donc que depuis quelques années qu'un tel mode prend progressivement, du moins en France, la place qu'il mérite, imposée tant par la clinique que par le contexte culturel et social actuel. Il n'en pose pas moins le problème essentiel de la dilution, de l'affadissement de la psychanalyse dans un cadre et une pratique risquant de lui faire perdre l'essentiel de son tranchant et de sa spécificité.

Le problème est réel et ne peut être abordé ici. Il se trouve néanmoins que, grâce notamment aux travaux de Bion et de Winnicott, et à l'articulation nouvelle qu'ils ont permise entre l'en-

vironnement premier et le fonctionnement psychique, entre le cadre et la dialectique transféro-contre-transférentielle, une perspective et un travail authentiquement psychanalytiques peuvent et doivent désormais être envisagés pour une part grandissante des tableaux psychopathologiques auxquels un analyste est aujourd'hui confronté, comme la diversité des sites qui les accueillent et dont le face-à-face s'est imposé comme le plus fréquemment adopté. D'autant que l'expérience n'avait jamais cessé de démontrer l'inadéquation de la cure de divan pour un certain nombre de cas qui apparemment en relevaient, et en revanche la possibilité d'un travail psychanalytique, efficace et suffisant, en face-à-face. Si l'absence du regard de l'autre est souvent un facteur important pour le déploiement du processus, il peut aussi parfois constituer un obstacle. De toute façon, que le dispositif l'exclue ou le maintienne, l'essentiel apparaît bien ailleurs, transcendant l'alternative couché/assis, dans la manière, psychanalytique ou non, dont le thérapeute accueille et utilise le matériel du patient quel que soit le cadre choisi. Mieux : le cadre lui-même peut devenir le lieu même du processus et rendre ainsi psychanalytiques nombre de procédés jusqu'alors considérés comme purement psychothérapiques. La pratique psychanalytique voit ainsi peu à peu ses modèles se modifier de telle sorte que, comme le souligne

Widlöcher, « l'accent est beaucoup moins mis sur les modèles explicatifs et les modèles de contrôle au profit des modèles de transformation », où « le couple analytique » peut être considéré « comme une forme asymétrique d'intersubjectivité spécifique en prise avec l'intrasubjectivité du patient et de l'analyste » (Brusset).

De sorte qu'aujourd'hui – et c'est le quatrième cas de figure de la rencontre en face-à-face – le psychanalytique qui la caractérise passe par la fonction simultanément encadrante et analysante du contre-transfert à partir duquel, au sein de la dimension ludique de l'échange, se révèle progressivement au patient un nouveau regard sur soi et autrui, un autre mode de liens entre les pensées et ce qui y fait obstacle, etc., soit la découverte progressive par le sujet du travail psychanalytique et de son utilisation, et qui fait de ce face-à-face une autre manière de faire de la psychanalyse (voire une psychanalyse), avec les techniques et les modes d'intervention qui lui sont propres.

Le point de vue d'un pédopsychiatre-psychanalyste

Bernard Golse

René Roussillon a bien dit* à quel point, selon S. Freud, la ligne de démarcation fondamentale ne passait pas entre psychanalyse et psychothérapie (pour lui, la psychanalyse

Bernard Golse est pédopsychiatre-psychanalyste, chef du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker (Paris), professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'université René Descartes (Paris 5).

* René Roussillon, « Pour une clinique de la théorie », rapport au III^e Congrès francophone organisé conjointement par la Fédération européenne de psychothérapie psychanalytique (EFPP) et par l'Association de recherche en psychiatrie et psychanalyse de l'enfant (ARPPE), sur le thème « Clinique et théorie. Rupture et continuité », qui s'est tenu à la faculté de lettres de Metz, le 2 décembre 2005, rapport que j'ai eu le plaisir de discuter.

était, clairement, l'une des différentes formes de psychothérapie), mais passait principalement entre les techniques utilisant la suggestion et celles qui la refusaient.

Par ailleurs, en tant que pédopsychiatre et psychanalyste-psychothérapeute d'enfants (cette autodésignation ayant déjà, par elle-même, valeur de prise de position), le débat, me semble-t-il, ne peut faire abstraction du cadre, et c'est par là que j'entrerai dans la discussion. En effet, le cadre divan-fauteuil n'ayant pas cours en tant que tel avec l'enfant, lorsque qu'on s'est doté d'une véritable formation d'analyste et que l'on reçoit un enfant deux ou trois fois par semaine (voire davantage, ce qui, hélas, est devenu rare dans les institutions !), bien malin serait celui qui pourrait dire à l'avance si l'on va conduire une analyse au sens strict ou une psychothérapie... Souvent, c'est seulement dans l'après-coup que l'on pourra se dire si le travail a été mené sur un plan authentiquement psychanalytique ou pas. La remarque est d'importance car elle nous invite à exclure toute position idéalisante *a priori*.

Si l'on retient comme critères susceptibles de définir le champ de l'analyse, non seulement le cadre (dont on voit l'aspect relatif chez l'enfant), mais encore le travail interprétatif sur les contenus et les résistances mené sur le fond de la dynamique transféro-contre-trans-

férentielle, on s'aperçoit, en outre, que les choses sont loin d'être simples chez l'enfant, et que deux composantes doivent impérativement être prises en compte : les modalités de fonctionnement psychique des parents d'une part (qui permettent ou ne permettent pas d'envisager et de conduire un travail de nature réellement psychanalytique avec un enfant), l'impact du travail de supervision d'autre part. C'est pourquoi l'action de la Fédération européenne de psychothérapie psychanalytique (en service public) m'apparaît aujourd'hui digne d'intérêt.

Cette fédération regroupe un certain nombre d'associations nationales et, en France, en ce qui concerne la branche « enfants » de la fédération (à côté de la branche « adultes » et de la branche « groupes et familles »), il existe actuellement trois groupes actifs : l'un à Caen animé par D. Houzel ; un autre à Bordeaux animé par C. Geissmann (hélas, récemment disparue !) ; un autre à Paris animé par F. Jardin, A. Aubert et C. Athanassiou.

Ces groupes, dont l'objectif est d'offrir une formation sérieuse à la « psychothérapie psychanalytique », proposent à des candidats ayant déjà effectué un travail analytique personnel jugé suffisant, un cursus (sur trois ou quatre ans) qui rassemble un certain nombre de composantes existant, individuellement, de manière plus ou moins éparse, ici ou là, mais qui trouvent ici, dans ce cadre

particulier, un contenant institutionnel unificateur, à savoir une formation à l'observation directe analytique des bébés (selon la méthodologie d'Esther Bick), la participation à des séminaires théorico-cliniques, et la supervision de deux cas de psychothérapie d'enfants, dont l'un, au moins, au rythme de trois séances par semaine.

En dépit des polémiques qui ont pu naître, en France, autour de cette initiative, cet espace de formation me semble intéressant en ce sens qu'il part d'une constatation réaliste, et qui est la suivante : même si les instituts de formation des analystes en place au sein des sociétés psychanalytiques officielles sont en mesure de former des analystes d'enfants aptes à effectuer des psychothérapies d'enfants de qualité (encore faudrait-il, pour cela, que lesdits instituts offrent effectivement une formation théorico-clinique spécifique du champ de l'enfance, et notamment la possibilité d'un contrôle d'analyse d'enfant, ce qui, on le sait, est encore loin d'être le cas !), le nombre d'analystes ainsi formés est indubitablement insuffisant pour répondre à l'ensemble de la demande et des besoins en la matière.

À partir de là, la FEPP pourrait éventuellement être conçue comme une sorte d'espace intersociétés d'analyse, qui fournirait aux futurs thérapeutes ainsi qu'aux analystes en formation dans telle ou telle société, la formation